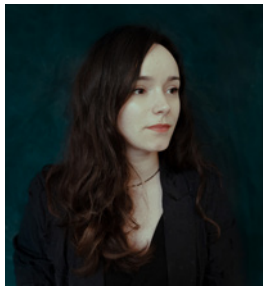


Léonie Pondevie

Portfolio

2026





Léonie Pondevie

artiste visuelle

www.leoniepondevie.com

leonie.pondevie@gmail.com

+33 6 12 80 17 08

SIRET : 877 933 135 00015

Née à Angers en 1996

Membre du



collectif
nouveau
document

Formations

DNSEP (obtenu en juin 2020, EESAB de Lorient)

DNA (obtenu avec les félicitations du jury en 2018, EESAB)

Bac littéraire spécialité Art (obtenu en 2014)

Publications / Editions

+Photographie #5 *Les acquisitions des collections publiques*, Ed. Le Bec en l'air, 2024

Léonie Pondevie, capturer les empreintes, Revue Artais, 2024

Le fleuve et son île, Revue Chabe, 2022

Léonie pondevie, Cap sur le Rhône, 2022

Le fleuve et son île, 9Lives Magazine, 2021

Darvaza, Brut(e), n°5 de la revue Sillo, 2021

Covid-19, souvenirs et horizons d'artistes, Podcast n°19, Stimultania, 2020

Kaolin, landscape manufacture, Parution sur le site Panorama.pm, 2020

Extraction : Art on the edge of the abyss, Ed. Codex Foundation, Californie, 2020

Climat - «Un futur possible», n°16 de la Revue Openfield, janvier 2021

Commando Penfentenyo, 70 ans d'opérations, Ed. Iroko., 2019

350mg/m² - Cherbourg - Darvaza - Livres d'artiste en auto-édition

Collections

2025 - Collection de L'Imagerie centre d'art (Lannion)

2023 - Collection de l'Artothèque de Strasbourg

2022 - Collection du FRAC Bretagne (Rennes)

2021 - Collection du Lieu de la Photographie (Lorient)

2021 - Collection du Carré d'Art (Chartres de Bretagne)

Expositions (sélection)

2024 *Si l'horizon se dérobe*, exposition collective, Les halles en commun - Festival Georges, Rennes

Deux saisons, exposition duo, invitation des AACMV, INSPE de Bretagne, Vannes

2023 *Un point bleu pâle*, exposition personnelle, Le Lieu de la Photographie, 25^{èmes} Rencontres Photographiques, Lorient

2022 *Le fleuve et son île*, exposition personnelle, Stimultania (coproduction de L'Imagerie), Strasbourg

Extraction, exposition collective, New Mexico Highlands University, Las Vegas, USA

Avec la terre en héritage, exposition collective, L'estrade, Athis de l'Orne

Un futur possible, exposition collective - CND, Central 7, Noisyseau

Un futur possible, exposition collective - CND, Vannes Photo Festival

2021 *Extraction : An expansive survey of land use through the lens of consumption*, exposition collective, Université du Wyoming, Laramie, USA

Un futur possible, exposition collective - CND, Le Carré D'art, Chartres-de-Bretagne

2020 *Que du plaisir*, exposition collective, HubHug 40mcube, Rennes

Mine de rien ne veut pas dire gisement nul, exposition personnelle, Espace Kenere, Pontivy

Ce qu'il y avait dans la cale, exposition collective, EESAB de Lorient

2019 *Regards croisés*, exposition collective, Lann-Bihoué, Ploemeur

L'espace du livre / Territoires, éditions, photographies, exposition collective à Vu Photo Québec et aux Ateliers Bonus (Nantes)

Anthropocène, exposition personnelle, Médiathèque de Riantec

2018 *Poussière*, exposition collective, Manoir de Saint Hurchaut, Pont-Scorff

Préambule, exposition collective, La visitation, Périgueux

Backyard, exposition collective organisée par le collectif Open It, Nantes

Oasis, exposition personnelle, Médiathèque de Langonnet

Résidences - Bourses

2025 Finaliste de la Bourse *Regard Engagé* & de la Bourse *Photographe*, Fondation Jean-Luc Lagardère
Aide individuelle à la création, DRAC Bretagne

Résidence de recherche au Climatographe – Observatoire du Mont Aigoual

2024 Programmes *Futures Photography & Frutescens* (Centre photographique de Rouen)

2023 Résidence de recherche collective portée par le Collectif Infuz, Sainte Brigitte

Résidence de recherche collective portée par le CND, L'agence Narrative, Felletin

2022 Résidence de création itinérante, invitation d'Anaïs Marion, Nouvelle-Aquitaine

Résidence de création à L'Estrade - Vaertigo, Athis-de-l'Orne

2021 Bourse *Contre Vents et marées*, L'imagerie, Réseau ACB, Région Bretagne

Résidence de création '5 étoiles', Stimultania, Givors

Expériences professionnelles (sélection)

Chargée de communication à Le Lieu de la photographie (depuis 2020), Lorient

Conception de sites internet (vitrine, portfolio, petits projets professionnels)

Photographe & vidéaste de commande (événementiel, expositions, portfolio, projets professionnels)

Animation d'ateliers de transmission (scolaires, centres psychiatriques & sociaux, tout public...)

2024 *Faire face à l'érosion du trait de côte, quand l'horizon se dérobe*, Table-ronde, Festival Georges, Rennes

2023 Rencontre publique autour des collectifs de photographes, Le Lieu de la Photographie, Lorient

2022 Rencontre publique autour de l'exposition *Le Fleuve et son île*, Stimultania, Strasbourg

Rencontre publique autour du projet *Givors est une île*, L'Imagerie Centre d'Art, Lannion

2021 *En construction*, Conférence et présentation publique à l'EESI, site de Poitiers

Workshop auprès des étudiant·e·s en 3^{ème} année de DNA, EESI, site de Poitiers

Démarche

Observer les paysages est, pour moi, tenter de savoir qui nous sommes. Mon travail prend essence dans l'étude de l'anthropisation, le processus par lequel les populations transforment le territoire par leurs activités industrielles, agricoles, urbaines. Mes projets puisent leurs origines dans les documents, les anecdotes historiques, les histoires entendues dont les sources varient entre des enquêtes menées sur le terrain ou via Google Earth. Il s'agit toujours d'une errance minutieuse qui m'amène à me questionner sur nos constructions mentales et notre manière d'appréhender notre environnement.

Par la photographie, je tente de capturer des fragments d'un territoire et les strates mémorielles qui le composent. Je creuse des histoires intimes et lointaines, je creuse des mythes, creuse pour savoir comment nous avons heurté la géologie et le climat terrestre. Par la déambulation, je documente un état des lieux de ces espaces et capture l'étrangeté du réel pour y lover mes fictions. Puis, les poches et les yeux remplis d'images, je prolonge ces récits à travers l'installation, le dessin et l'écriture, médiums installant un nouveau rapport au temps, une distance.

Dans ses photographies, Léonie Pondevie agrège des récits, qui sont autant de strates de mémoires cohabitant sur un même territoire. Ceux-ci, sujets et points de départ de son travail, ont souvent en commun une histoire des extractions qui, parfois, s'oublie. De ces paysages anciennement miniers, aujourd'hui abandonnés des humain-es qui les ont façonnés, elle collecte images et récits de leur passage, tout à la fois glaneuse, enquêtrice et archéologue. Sans urgence, elle laisse s'accumuler, au gré de ses rencontres, les mémoires géologiques et humaines, anciennes et récentes, auxquelles s'ajoutent les fictions qu'elles inspirent.

Chacune de ses œuvres part d'un fait, lu ou entendu, d'une histoire personnelle, grâce auquel-les elle aborde des problématiques plus globales, notamment liées aux bouleversements climatiques et l'impact des activités humaines sur les territoires. Ses photographies sont un moyen de lutte par le sublime : à travers elles, elle propose de se réapproprier ces espaces déconsidérés, de se rappeler leurs histoires dissimulées et ainsi de mettre fin à l'hypocrisie d'un discours qui les discrédite en omettant de dire que notre économie a été fondée sur l'extraction de leurs ressources.

Givors, au sud de Lyon, est l'un de ces territoires : ancienne zone industrielle pétrochimique, ses rives ont été désertées par ses habitant-es et, pendant de nombreuses années, il était interdit de se baigner dans le Rhône à son endroit, pollué par la présence de métaux lourds sous la vase. Aujourd'hui la pollution est moindre mais les berges du fleuve sont toujours à l'abandon. Lors d'une résidence sur place en 2021, Léonie Pondevie organise, en concertation avec des sociologues et des scientifiques, une journée plage avec les personnes vivant là depuis longtemps, dans le but de repenser ensemble la façon de les habiter. De ce travail au long cours découle une série d'images, dans laquelle, pour la première fois, des silhouettes, des visages et des mains apparaissent, anticipant un possible retour.

Flora Fettah

à l'invitation de Documents d'Artistes Bretagne pour BASE, 2022

Givors est une île

2021

Projet réalisé lors d'une résidence à Stimultania, pôle de photographie (Givors, Rhône).

→ Photographies, installations, textes



Givors est une île qui s'ignore. Ni secrète, ni fantasmée. Je viens du continent. J'ai traversé le fleuve, plusieurs fois, accompli le voyage initiatique. Traverser le Rhône à Givors, c'est traverser un océan et entrer en terre nouvelle. Depuis le large elle demeure impassible à l'horizon, frangée de rives sauvages et mystérieuses où venir échouer son navire ; les légendes ont fait d'elle une insulaire. Elle est à la fois l'éden et le monstre.

Givors est une terre à re-conquérir. Un monde à part où les espaces contraires cohabitent et où les eaux se mélangent. Où le frémissement de l'autoroute se mêle au ronronnement des peupliers. Ici, il faut prendre le temps de le laisser s'écouler. Car dans les lônes, à l'ombre des saules, il peut se suspendre. Et là, le fleuve longtemps muselé se met à parler. Il vous apprendra comment cirer les galets, vêtir les arbres de riches étoffes de plastique et inventer des plages. Il vous racontera le cri du milan noir, le scintillement des ablettes, l'attente du pêcheur, la caresse des sisselandes, la fougue, les barrages, la fonte des glaces, la violence, la formation du sable, les industries et les trésors ensevelis. Mais il ne vous parlera jamais de la quête perdue du saumon de Givors. On dit que le fleuve permet aux êtres des profondeurs maritimes de remonter loin dans les terres. Tous viennent et reviennent à Givors.

Il faut attendre la décrue pour que des horizons engloutis apparaissent. Le fleuve a tout emporté sur son passage, ne laissant que des terres vierges et fertiles où construire son île.





LE FLEUVE ET SON ÎLE

Léonie Pondevie

« Je viens du continent. J'ai traversé le fleuve, plusieurs fois, accompli le voyage initial. Traverser le Rhône à Givors, c'est traverser un océan et entrer en terre nouvelle. Depuis le large elle demeure impassible à l'horizon, frangée de rives sauvages et mystérieuses où faire échouer son navire ; les légendes ont fait d'elle une insulaire. Elle est à la fois l'éden et le monstre. On la rêve ou on rêve de la quitter. Car à Givors, il faut prendre pied, il faut y prendre essor, et s'éloigner. À la fois s'en aller et rester. Givors, dit un temps, a produit des rêves de fondation, des fantasmes de renouveau, de récréation du monde. Certains sont venus de loin pour s'y installer. Car cette île est le lieu de tous les possibles. Elle est un point d'ancrage pour ceux qui l'habitent et la vivent. Faire comme à Givors, c'est faire son île. »

Léonie Pondevie, mai 2021

Léonie Pondevie est la lauréate 2020 de l'appel à projet 8 écoles, soutenu par le dispositif Copernic du Ministère de la Culture. Jeune diplômée de l'École Européenne Supérieure d'Art de Bretagne, elle est invitée en résidence de création à Givors (69). Son projet ? Partir à la recherche du saumon de plomb découvert lors de fouilles archéologiques au XIX^e siècle.

L'exposition fleuve présentée ici est le résultat du travail mené pendant cette résidence de création et fait l'objet d'une collaboration inédite : il s'agit de la première coproduction portée par les deux établissements de Stimultania, à Givors et à Strasbourg, accompagnés de l'imagerie de Lannion, membre du réseau Diagonal. Les photographies de Léonie Pondevie sont visibles également dans un parcours de huit caches géolocalisées à Givors.

Plus qu'un état des lieux d'une commune française, l'artiste raconte les complicités et les illusions, l'aventure des crepilleurs, les frites d'abbesses et les territoires contaminés, le cri du millen noir et le frémissement de l'autoroute.



Vues de l'exposition *Le fleuve et son île*, Stimultania, Strasbourg – 2022
installations (dimensions variables)



Un point bleu pâle

2021-2024

→ Photographies, archives, dessins,
textes et installations



Interrogez mon père, il vous contera comment, peu à peu, nous avons franchi des paliers. Comment l'excitation des gelées matinales a laissé place à l'inquiétude des cycles troublés et à l'attente interminable des averses. Le murmure de l'anodin est devenu inaudible et les nuages s'évaporent en silence. La terre qui sèche, elle aussi, ne fait aucun bruit. Comme le pluviomètre de mon père. Inlassablement vide. Comme ses yeux qui s'effacent dans le reflet des modèles météo. Devenus trop rouges pour laisser percer le bleu de ses yeux. Devenus roses, violets, explorant ce spectre jamais vu. De la couleur des betteraves sur ses mains tachées, oxydées, et qu'aucune pluie ne viendra laver.

Un point bleu pâle est une référence non dissimulée à *Pale Blue Dot*, une photographie de la planète Terre, prise le 14 février 1990 par la sonde Voyager 1 à une distance de plus de six milliards de kilomètres. Il s'agit, encore à ce jour, de la photographie la plus lointaine montrant la Terre.

Dans ce projet, les histoires s'entrecroisent. Comme un besoin d'entremêler mon histoire familiale, intimement liée à l'observation météorologique, à l'Histoire du rapport humain à la Terre et aux évolutions de son climat. Comment ces deux histoires sans aucun lien racontent aujourd'hui une prise de conscience globale, une urgence à reconsidérer notre place sur Terre et au sein de l'univers. Ce projet croise ainsi, par allers-retours, photographies et archives réunies par mon père au cours de sa vie (relevés météorologiques, photographies de famille, journaux...), comme une ode poétique à l'observation et à la lenteur des nuages.

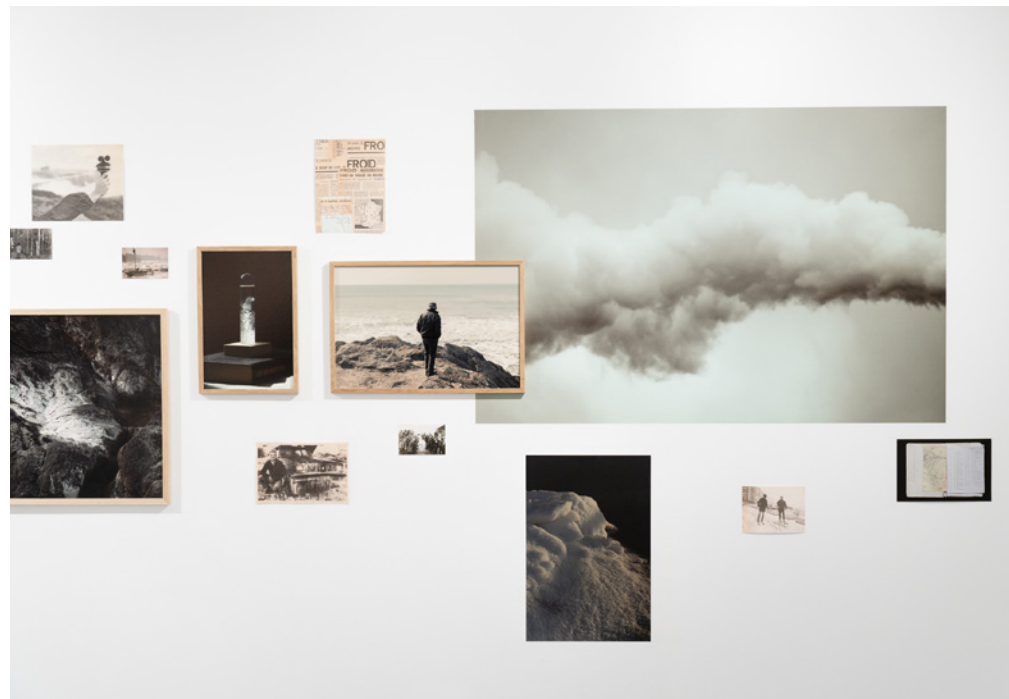
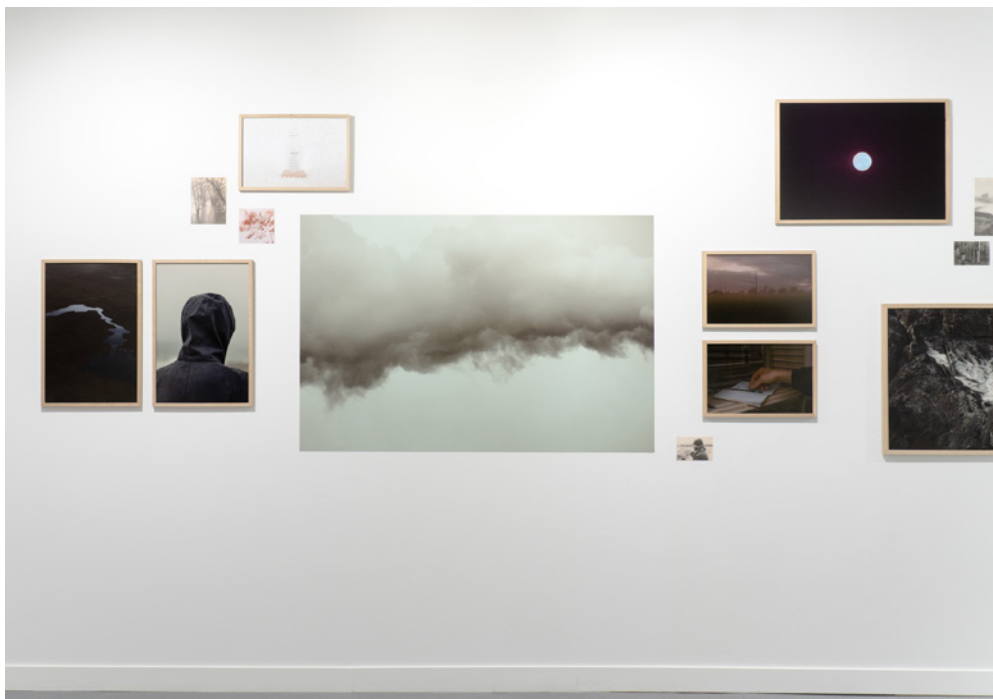
[Écouter la bande sonore](#) ➡

La forme photographique de Léonie Pondevie est composite, s'agencant par agrégat d'indices : prises de vues contemporaines, images d'archives collectées et documents personnels partagés voisinent sur le mur comme les preuves d'une enquête en cours sur des réalités complexes et évolutives. Avec *Un point bleu pâle*, Léonie Pondevie contemple le ciel, observe le temps qu'il fait. Comme son père relevait obstinément le niveau des précipitations et les températures dans de petits carnets, elle assemble des images-particules, en attente de leur analyse. C'est une sorte de décantation poétique à laquelle elle soumet ces images : les carnets de son père et ses relevés d'un autre âge, ces images d'archives du village natal, des coupures de presse des années 1970, les nuages devant soi à la mer, une main qui caresse un granit antédiluvien et les gouttes de pluie sur la capuche d'un proche. Le stratosphérique et l'extrêmement proche, l'immensité et l'intimité, le temps géologique impassible et l'urgence climatique, tout est là, sous un même ciel.

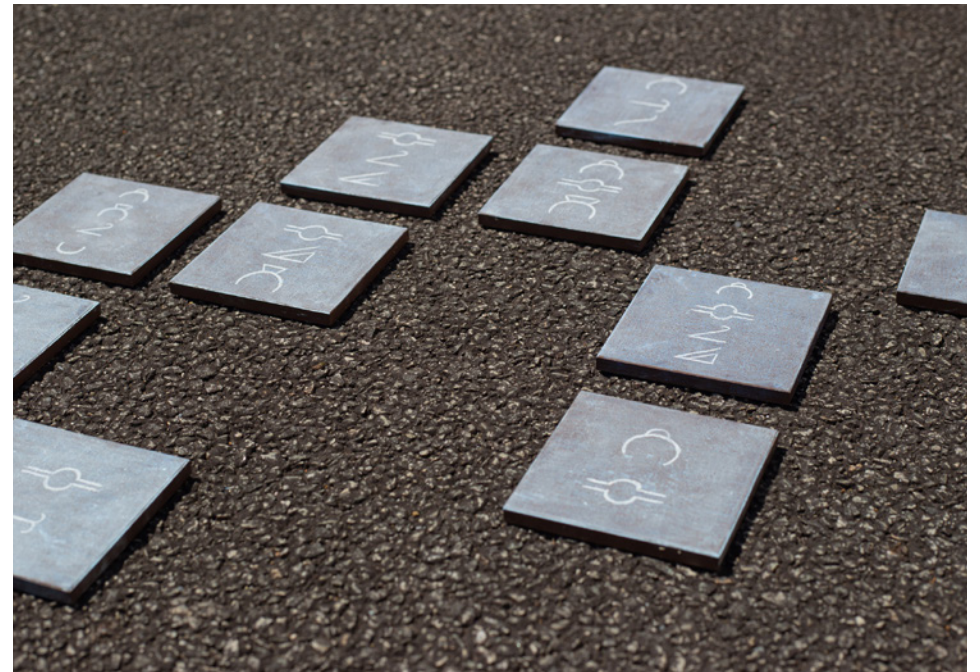
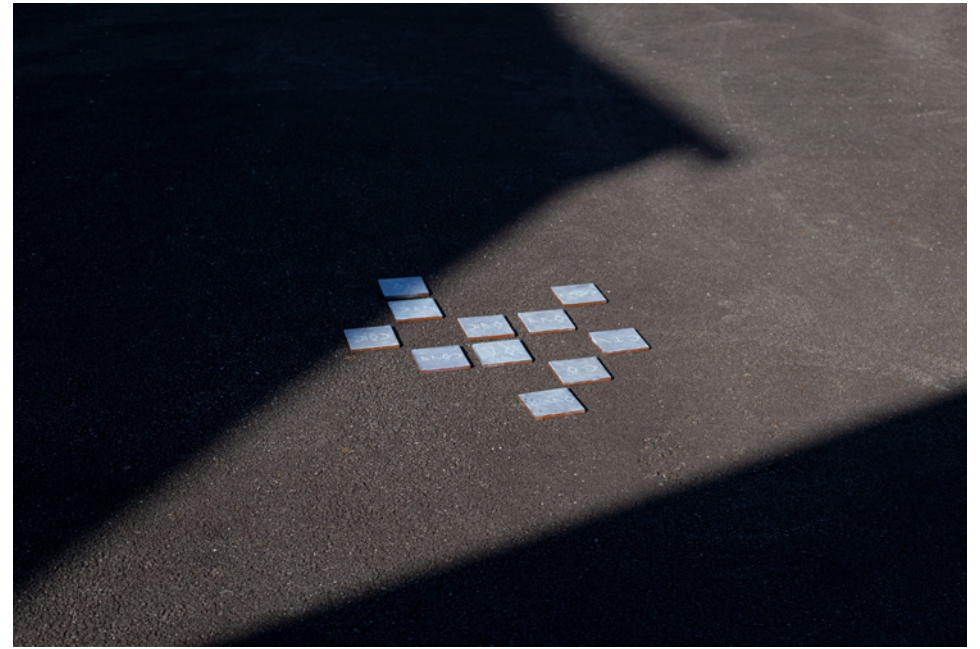
Plaçant son poste d'observation au cœur de son histoire familiale, Léonie Pondevie échappe à la démonstration manichéenne : le projet photographique, pourtant ample, ne prétend rien élucider mais se pose en humble hypothèse. Ce que l'ensemble *Un point bleu pâle* figure, c'est l'acte de l'expérience humaine ; non pas la chose, le climat, mais les façons dont nous le tenons en considération, de l'observateur qui devine son insignifiance et consigne avec modestie la vie des nuages dans de petits carnets à leur mise en boîte par des géo-ingénieurs, néo-démiurges. De ces images décantées, se précipite le reflet d'une terre lointaine, avec laquelle nous aurions perdu contact. Et voilà prise la mesure, simultanée et paradoxale, de notre insignifiance et de notre pouvoir de nuisance.

Raphaëlle Stopin,
directrice du Centre Photographique de Rouen





↑ Vues de l'exposition *Un point bleu pâle*,
Le Lieu de la Photographie / 25^{èmes} Rencontres Photographiques, Lorient – 2023

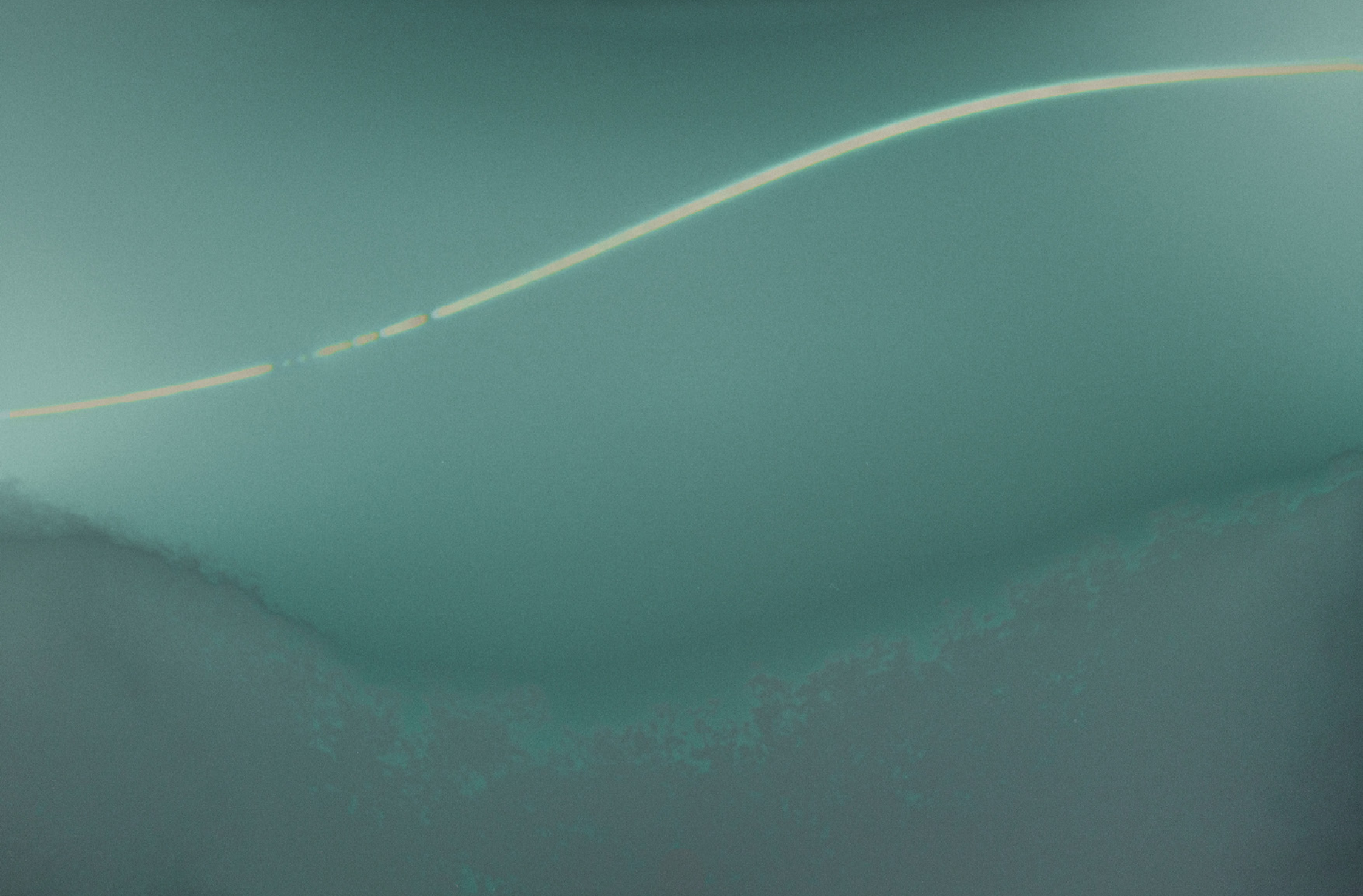


Le bleu du ciel se déguisait en gris
Relevés météorologiques, dessin à la craie sur carreaux de céramique – 2023

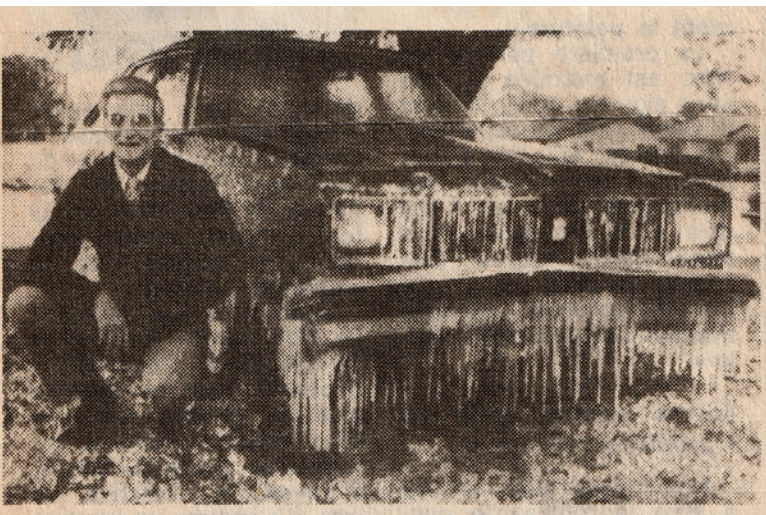


*Cumulus 4691**
Tirage sur popeline de coton 148×111cm, sel, plâtre, bois – 2023









À l'orée du lendemain

2022

Projet réalisé dans le cadre d'une résidence à L'Estrade,
pôle de photographie (Athis-de-l'Orne).

→ Photographies, textes, dessins

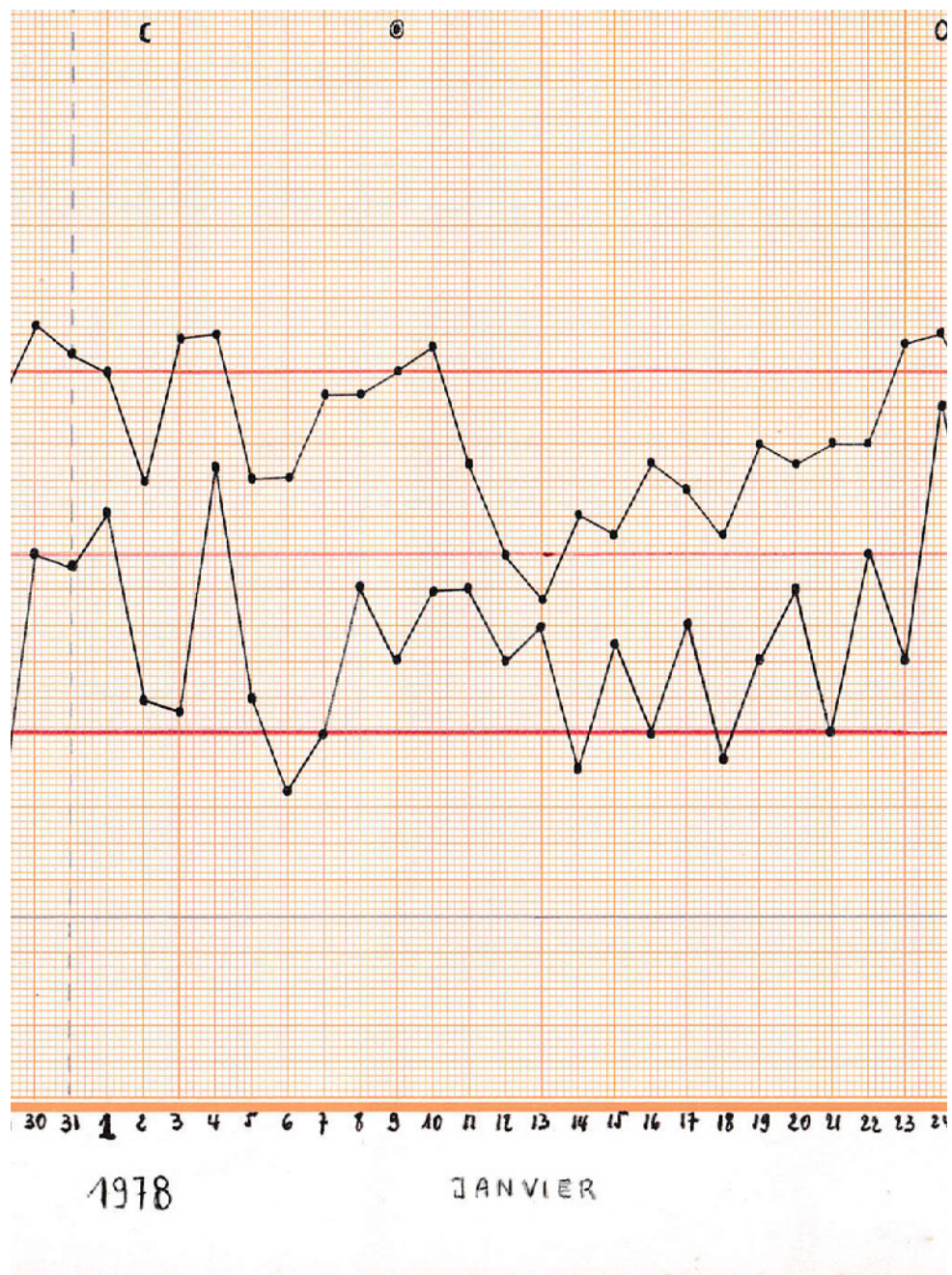


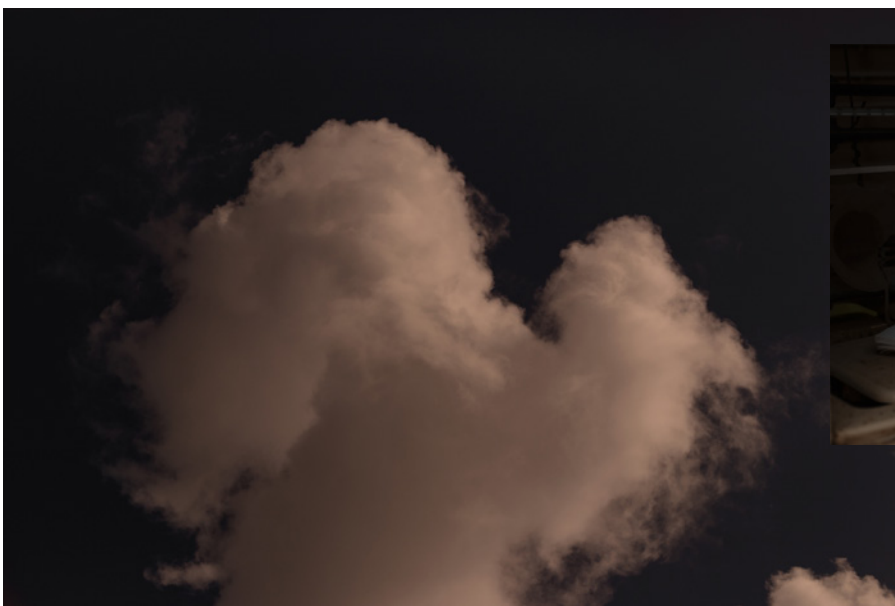
Le relevé météorologique du 31 décembre 2020 a été le dernier du bocage ornais envoyé par la poste à Météo France. Seule reste la station automatique de Flers qui émet sans que personne ne vienne la consulter. Les yeux sont rivés sur l'écran tandis que dans le ciel, continuent de passer les nuages. Personne ne collectera la fraîcheur d'une matinée qui s'écoule dans le creux de la rivière, ni le frisson des jonquilles dans les sous-bois, ou la caresse du soleil sur l'épis d'un blé. Dans le bocage, certains marchent à l'orée du lendemain. Car là où le temps des hommes est aussi celui de la terre, ces derniers ont entendu le murmure des bouleversements de notre climat.

«À la maison, on a toujours parlé du temps qu'il fait. Ce n'est pas une simple question préalable à une discussion plus sérieuse, ou une entrée en matière ; c'est un sujet qui tire ses origines d'une histoire familiale paysanne. D'un attachement à la terre et à la mer dans le bocage vendéen, à la petite ferme de la Giraudière où mon père a grandi. [...]

Pour mieux comprendre le glissement d'observations quotidiennes vers la mise en perspective de changements plus globaux, il faut garder à l'esprit que la météorologie s'intéresse certes au court terme et aux prévisions sur quelques jours, mais surtout qu'elle est l'outil de mesure de l'agriculteur.»

Manon Pondevie
Le climat en héritage







↑ Vues de l'exposition *Avec la terre en héritage*, L'Estrade, Athis-de-l'Orne – 2022





Vues de l'exposition *Avec la terre en héritage*, L'Estrade, Athis-de-l'Orne – 2022



Nagori

2022-2024

Projet réalisé dans le cadre de *Megalomania*, résidence itinérante et collective portée par l'artiste Anaïs Marion.

→ Photographies, installations

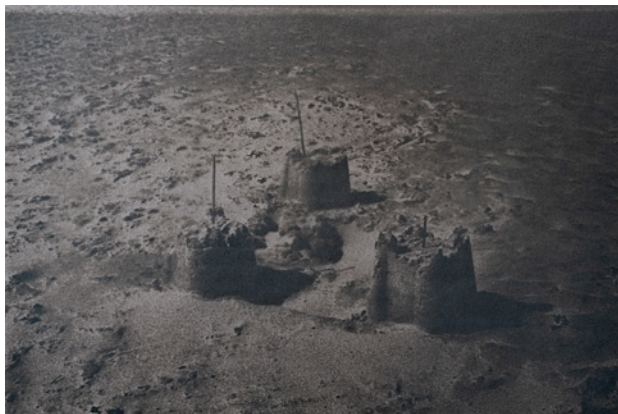


Nagori, en japonais, signifie ce qu'il reste des vagues. Ce terme évoque aussi la nostalgie d'une saison qui s'en va.

On ne parle plus des sirènes. Elles se sont échouées sur nos plages, dévorant la côte et emportant le sable. Fondue sous le soleil brulant et léchée par la houle, la mémoire, elle aussi, s'en est allée. Les vagues ont tout effacé, nous laissant croire que nous pouvions réécrire le cours des choses. Il ne reste qu'un sol moite et glissant où émergent ça et là des *nagori* que nous ne savons plus lire. Si nous n'avions pas construit nos châteaux au dessus, peut-être nous auraient-ils appris qu'il n'y avait rien à faire. Se replier plutôt que courir au-devant sans jamais se résoudre à délaisser nos forteresses... Et lorsque les vagues vomiront nos vestiges, il n'y aura aucun trésor à découvrir, que des rivages étouffés sous leur carapace de béton.

Par la photographie et l'accumulation de traces des occupations humaines qui se jouent sur nos plages, *Nagori* tente d'ancrer la trace de ce qui n'est déjà plus là et ce qui tend à disparaître. Ce projet explore notre rapport conflictuel à l'impermanence du trait de côte, comme une quête poétique et violente pour figer l'éphémère.

← Tirages cyanotype virés, 50×65cm – 2024

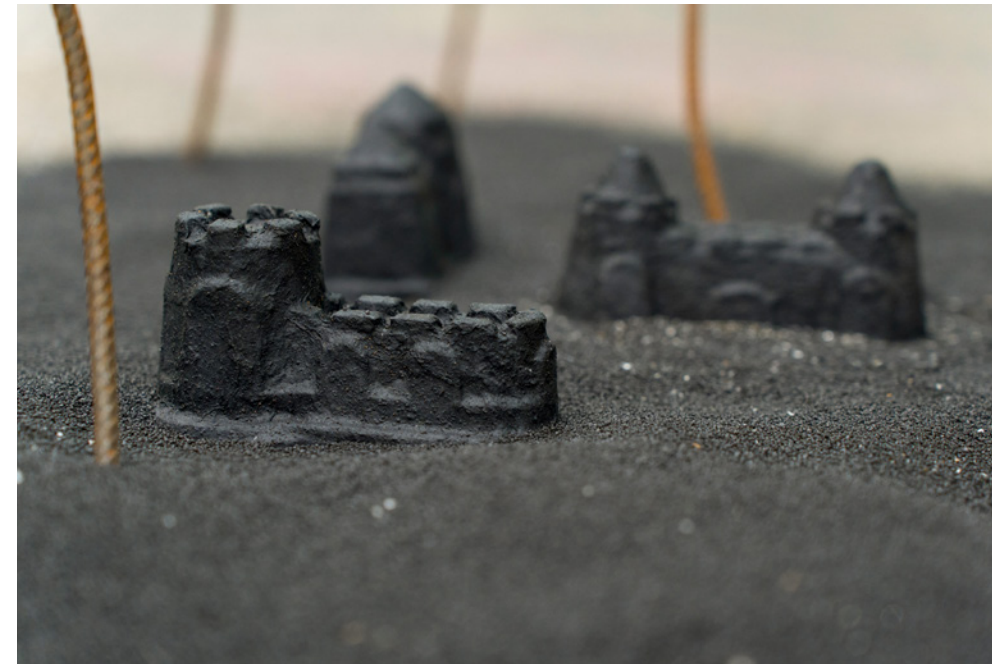




↑ *Les forteresses*
Installation (étagère militaire, tirages cyanotypes, aimants et cartels en papier d'argile) – 2024



Vues de l'exposition *Si l'horizon se dérobe*,
Festival Georges, Rennes – 2024 →



Installation - Ensemble de chateaux en papier de sable et paléosol, fers à béton, dimensions variables



Vues de l'exposition *Si l'horizon se dérobe*,
Festival Georges, Rennes – 2024



35 mètres plus à l'Est
Installation - Tirage pigmentaire contrecollé sur bois, 200×250cm, – 2024



Plages industrielles

2016-2018

→ Photographies



À mon arrivée à Lorient, j'ai quadrillé la ville à la recherche de la mer. Mes explorations m'ont poussée jusqu'à Kergroise, où j'ai longé l'océan sans jamais m'en approcher, sans jamais l'embrasser du regard.

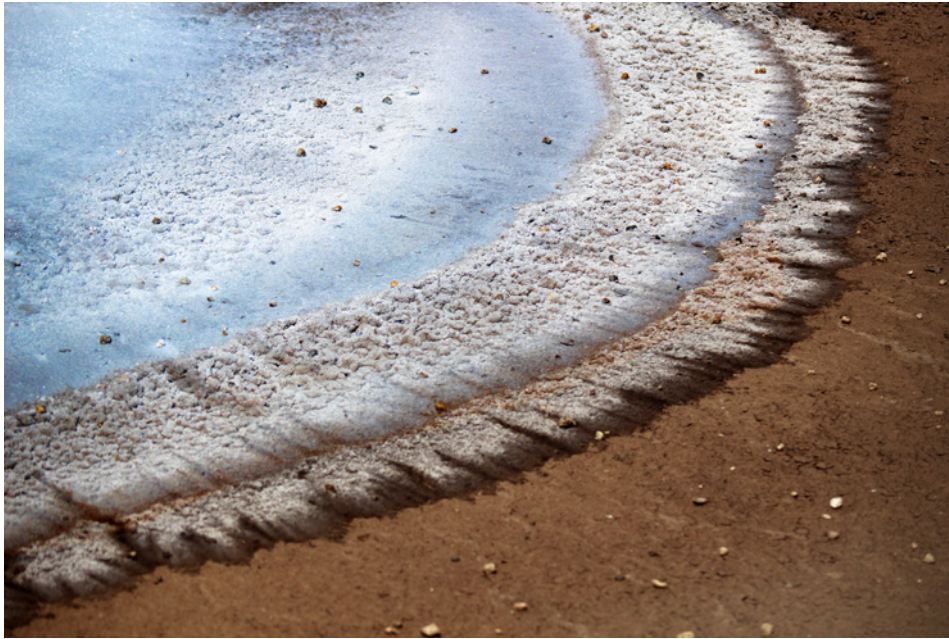
Kergroise est une zone industrialo-portuaire banale. Il ne s'y passe rien de plus en journée qu'ailleurs. Les camions et les bateaux défilent, les hommes s'affairent dans ce paysage industriel gigantesque. Car à Kergroise, l'océan est un outil, une ressource pour générer du profit. Là où autrefois il y avait des marécages et des plages, on a repoussé les bords. Au fil des années et des besoins industriels, la côte a été aménagée, prolongée pour répondre au manque de place auquel se heurtait le progrès. Kergroise s'est étendu et son port a émergé de l'océan. Le développement de cette zone industrielle a été créateur de richesses mais aussi, à son insu, de paysages.

Dans cette série photographique, je tente de me réapproprier ce territoire métamorphosé de la plage à la zone industrielle, en créant un dialogue entre réel et fiction. Le stockage de sable sur le port devient prétexte à accueillir cette plage imaginaire.









350 mg /m²

2017-2019

→ Photographies, textes



Soja, tournesol, manioc, des noms doux pour des cargaisons lourdes. Chaque jour, dix mille tonnes de graines et de tourteaux basculent des cales vers la terre. La poussière monte avant de retomber, lente, obstinée, comme une brume qui ne viendrait pas de la mer mais de champs lointains

Ces denrées ont traversé l'Atlantique. Elles portent encore, invisibles, la mémoire des monocultures sans ombre, des terres saturées de chimies. Ici, elles deviennent aliment, matière à engraisser, à produire, à accélérer le cycle. Mais avant cela, elles se dispersent. Elles flottent, se déposent sur les quais, sur les toits, dans les replis de l'air.

Par temps anticyclonique, la poussière semble suspendue au-dessus du port comme une respiration retenue. L'atmosphère s'épaissit. Les particules, invisibles à l'œil nu, tracent une cartographie fragile de notre dépendance, tendue d'un continent à l'autre.

La poussière se mesure lorsqu'elle se dépose. Des seuils existent ailleurs, comme en Allemagne, où l'on fixe une limite : 350 mg par mètre carré et par jour. Mais ici, la mesure se cherche encore, comme si le phénomène hésitait à être nommé.

350mg/m², Livre auto-édité, 18,5×22,5cm, 100 pages, 65 photographies couleur, dos carré collé.

350mg/m² a été présenté lors de l'exposition *L'espace du livre : territoires - édition - photographies*, du 4 au 11 octobre à Vuphoto à Québec puis du 25 octobre au 17 novembre aux Ateliers Bonus à Nantes.







Kaolins, manufacture du paysage

2017-2019

→ Photographies, installations



Des étendues muettes, fendues de silence, qui absorbent le pas avant même qu'il se pose. Ici, la terre blanche ne se donne pas : elle se soustrait. Elle résiste sous la lumière. Elle garde, en creux, la marque d'un geste ancien, ou peut-être à venir.

C'est une matière qui a cessé d'être neutre et dans laquelle il faut discerner les minuscules inflexions, la porosité entre ce que l'œil voit et ce que le sol n'a pas encore livré. Un dépôt en attente.

Ces masses blanches s'imposent au territoire comme des paysages intérieurs. Pas de pittoresque, pas de grandiose. Seulement la fragilité d'un monde entamé, modelé, manufacturé, où l'intervention humaine n'efface pas le sauvage, mais l'imbibe.

Le kaolin devient le corps d'un récit plus vaste. Récit d'exploitation, de transformation, d'usage. Dans cette poussière, se dessine une mémoire altérée, presque archéologique, où la beauté naît de l'ambivalence entre arrachement et dévoilement.

On pense aux premiers gestes humains sur une planète étrangère. C'est une cérémonie d'ensevelissement, un atelier d'érosion qui se déploie sous une lumière diaphane. Arpenter ces paysages, c'est consentir à ne pas tout comprendre. À rester au seuil et laisser la matière parler d'elle-même, depuis ce point de fracture où la nature n'est déjà plus intacte, et n'a pas encore cessé de l'être.





Arpentage

2020

→ Installation (36 carreaux de céramique émaillés, tirages photographiques, terreau)



Arpentage a débuté sur Google Earth.

Du fond de mon lit et en position de surplomb satellitaire, la terre se laisse réduire à une carte sans épaisseur. Des nuits à dériver, à glisser d'un continent à l'autre sans résistance, jusqu'à buter contre l'immensité méthodique des États-Unis.

Le Public Land Survey System, ou grille de Jefferson, a imposé au sol une pensée géométrique. Avant même d'être habité, le paysage a été découpé. Mesuré. Distribué. Ici, le territoire n'apparaît plus comme une continuité organique, mais comme une décision. Une trame obstinée.

Carré après carré, j'ai collecté ces fragments comme on prélève des échantillons. Déserts, champs, zones pavillonnaires, carrières : partout la même trame sous-jacente, indifférente aux accidents du relief. Un carrelage infini où chaque parcelle semble interchangeable, et pourtant singulière dans chacune de ses cicatrices.

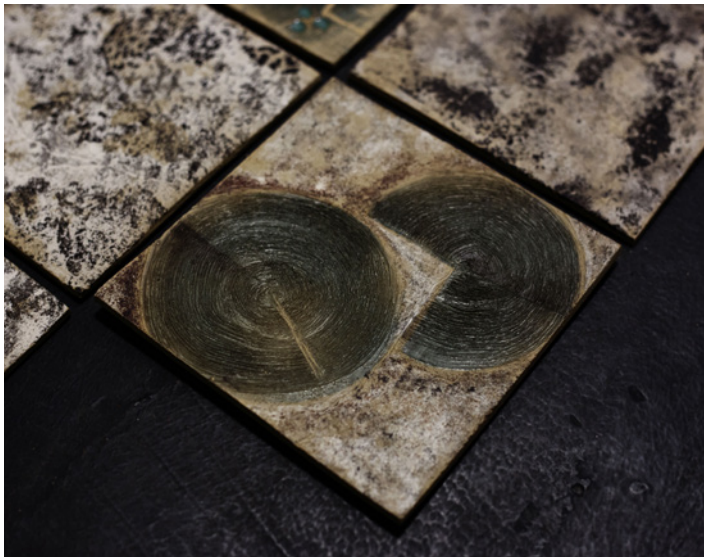
Trente-six sections, comme celles qui composent un township du Public Land Survey System, ont été traduites en céramique émaillée. À l'échelle 1/10 000, chaque carré devient une surface d'attention. Chaque nuance de ton, les striures des machines, les failles, les traces d'extraction, les lignes de culture.

Arpenter, ici, ne consiste plus à mesurer le monde, mais à en éprouver la découpe. À accepter que le territoire soit à la fois une surface administrée et une matière vivante. Le sol n'est plus ce que l'on foule mais devient un jeu à manipuler, à assembler ou à contempler comme une cartographie à réinventer.

← Installation, dimensions variables



Détail des céramiques
Grès émaillé, 16×16cm chacune – 2020 ↑





↑ Capture d'une vue aérienne issue de Google Earth

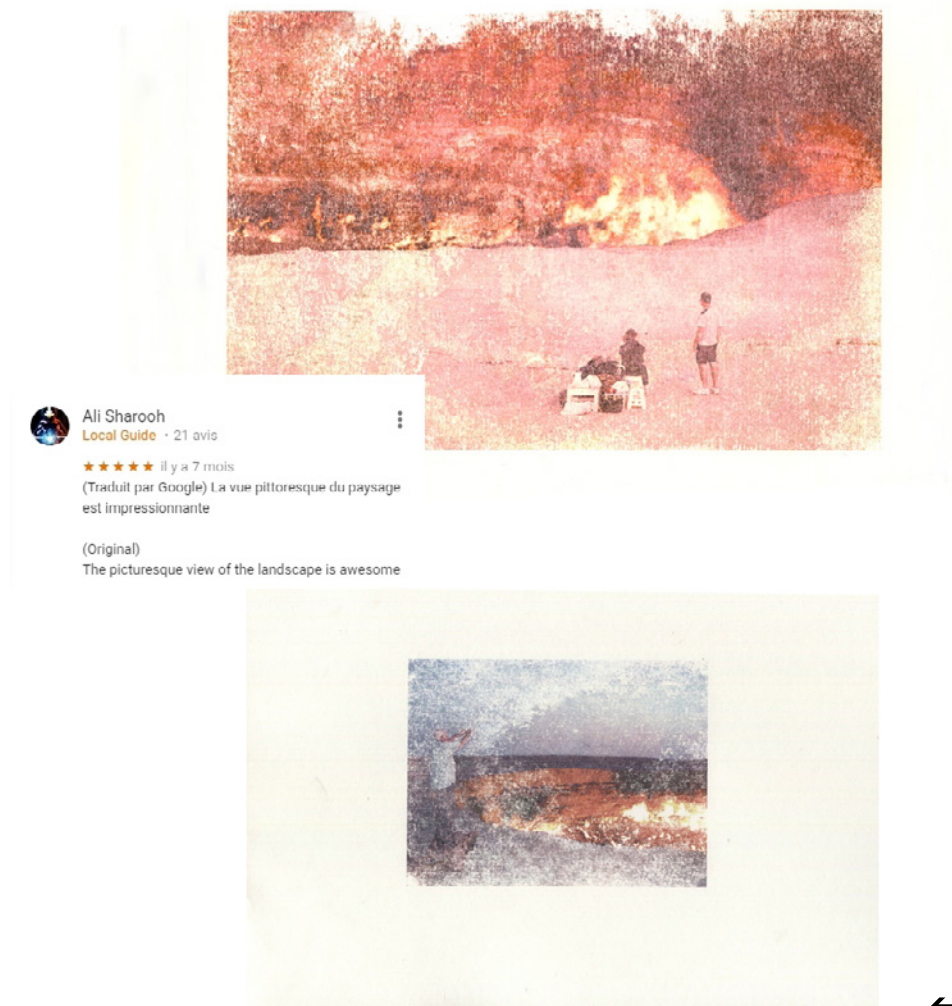


Collection personnelle constituée à partir de Google Earth →

Darvaza

2019-2020

→ Transferts à l'acétone, images récupérées sur internet, textes



Darvaza est une erreur

Au coeur du désert de Karakoum, il y avait autrefois un village nommé Darvaza. En 1971, alors que le Turkménistan était encore sous l'égide de l'URSS, une campagne de prospection minière fut lancée par les soviétiques afin de sonder les champs pétrolifères et gaziers de la région. Une plateforme de forage fut installée à quelques kilomètres du village de Darvaza. Lors des opérations de forage, une erreur fut commise par l'équipe de scientifiques. En creusant les couches souterraines, ils auraient accidentellement percé une gigantesque cavité entraînant avec elle le camp au fond du précipice, vingt mètres plus bas.

De l'accident, il ne restera rien que cet immense cratère vomissant ses réserves de méthane dans le désert. Pour éviter la contamination de la région et l'intoxication de ses habitants, les scientifiques décidèrent d'y mettre le feu pour consumer l'intégralité du gaz. Mais le feu ne dura pas une semaine comme le prévoyaient les scientifiques. Il brûle encore à ce jour.

Le village de Darvaza fut rasé et déplacé en 2002. Darvaza est depuis devenu l'objet du tourisme noir et le cratère est aujourd'hui surnommé «La porte des enfers».

Darvaza est le récit d'un voyage fictif conçu à partir des souvenirs de touristes, de leurs images, de leurs commentaires et de toutes les légendes entourant l'histoire du cratère éponyme. A travers la vie basse-définition de l'Internet, je fais l'expérience virtuelle d'un lieu recouvert par la subjectivité de ceux qui s'y sont rendus. De ces dossiers immatériels de données glanées au fil de mon périple, émerge ce livre qui questionne l'expérience virtuelle d'un territoire, la notion de tourisme noir et de mémoire collective.



↑ Edition 60 pages, 13×17,5cm, dos carré-collé et couverture rigide – 2020





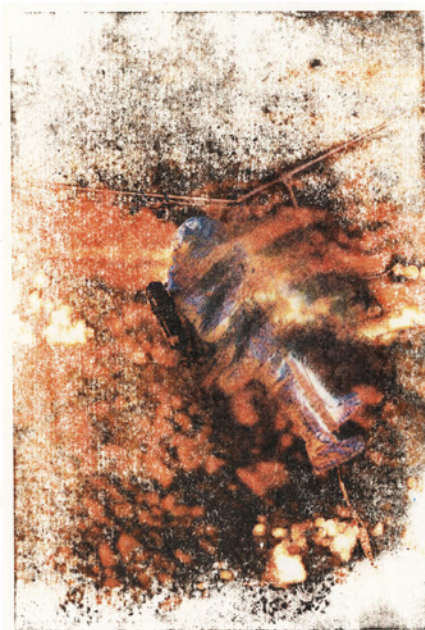
Chilli Dawg
14 avis

★★★★★ il y a 4 ans

(Traduit par Google) Un moyen plus facile de rencontrer le diable plutôt que d'attendre à un carrefour à minuit

(Avis d'origine)

Easier way to meet the devil rather than waiting at some crossroads at midnight



Vingalez The grand
Local Guide • 9 avis

★★★★★ il y a un an

(Traduit par Google) Méfiez-vous des monstres enflammés qui sortent du cratère. Ils ont tendance à mordre.

(Avis d'origine)

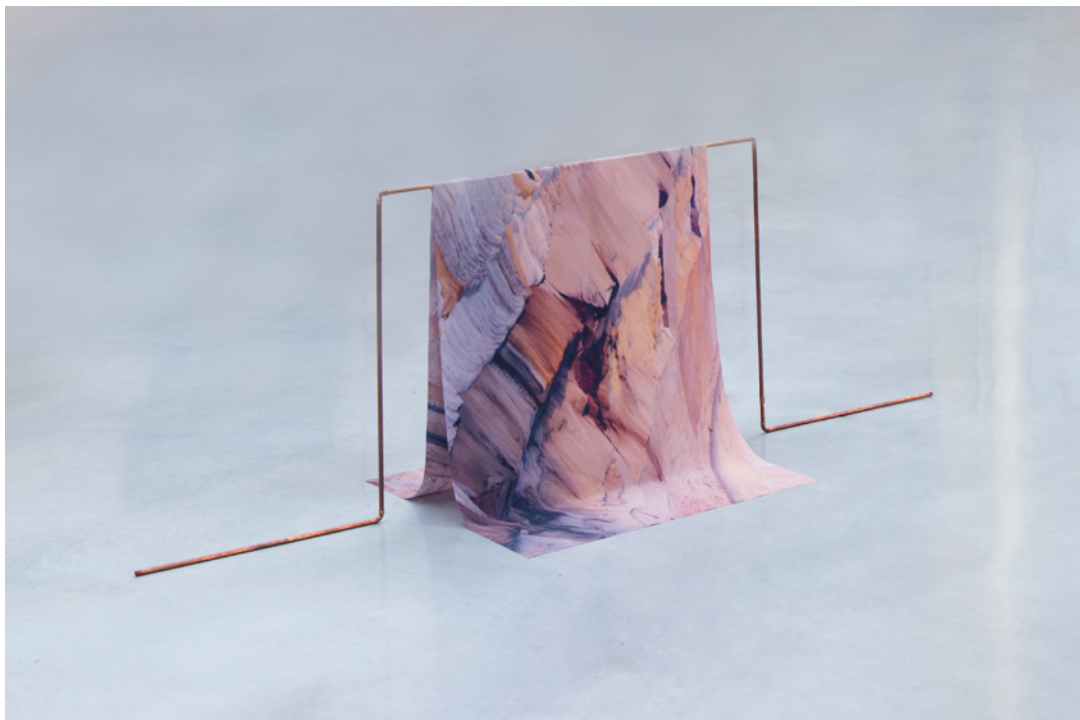
Watch out for the flaming freakers that come out of the crater. They tend to bite.

Fossilis

2019-2020

Ce projet a été réalisé dans le cadre du Document #1 :
Un futur possible, initié par le Collectif Nouveau Document.

→ Installations, dessins, photographies et céramique



Nous avons franchi un seuil. Celui de l'Anthropocène, une nouvelle ère géologique où l'Homme est devenu une force capable d'impacter la lithosphère. Cette bifurcation dans l'histoire de la Terre repose avant tout sur notre capacité à extraire les énergies fossiles, la pierre, le sable, les terres rares et autres quantités de matières mobilisées au service de l'ambition humaine.

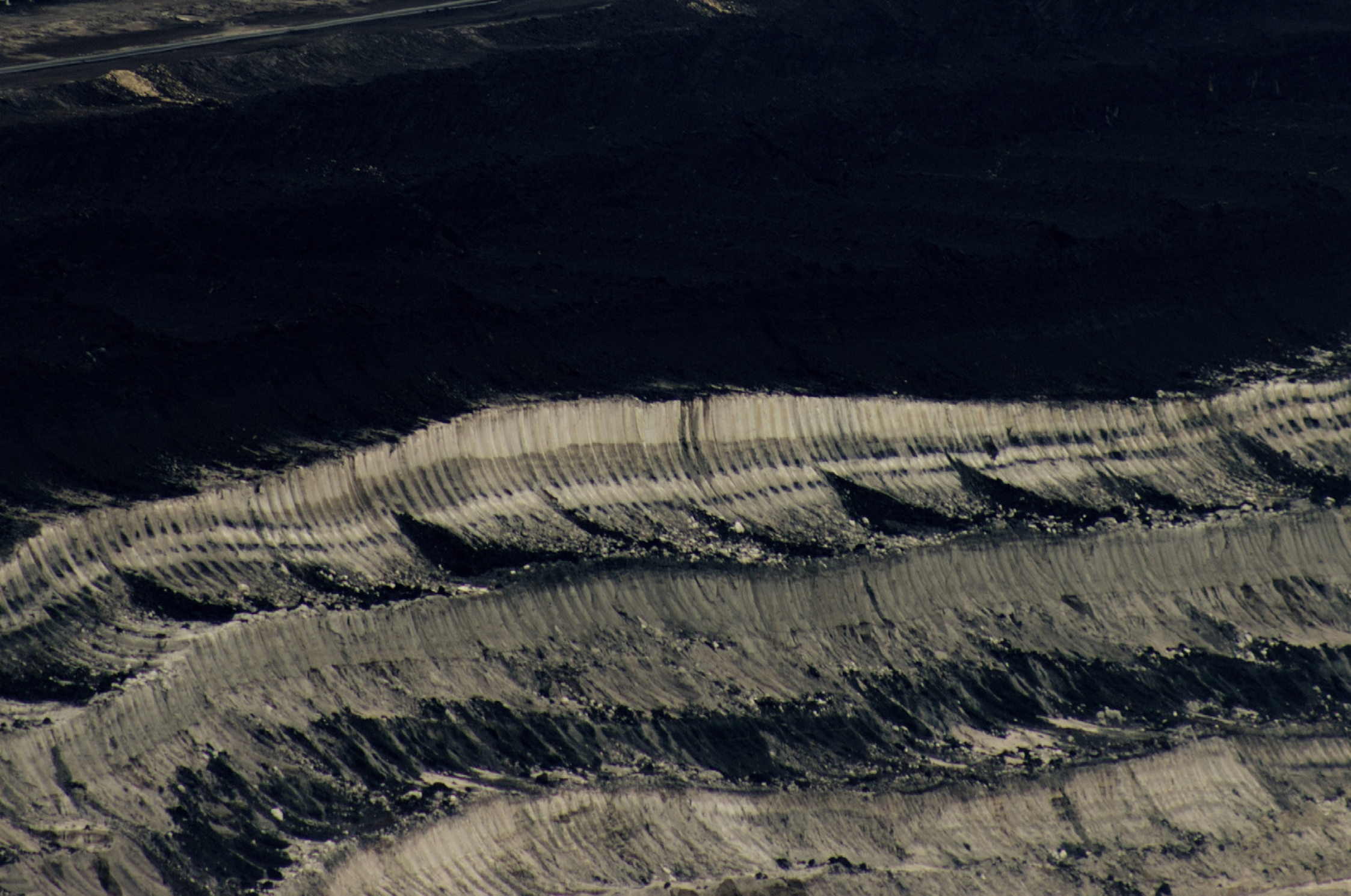
Horizons coupés net. Dans la mine à ciel ouvert de Hambach, la terre se retire par strates, le paysage semble avoir été retourné comme une peau. Ce qui était enfoui depuis des millions d'années affleure soudain à la surface du monde.

De cette époque extractive, resteront les vides comme témoins. Des creux monumentaux, traces négatives de ce qui a été prélevé. Le capitalisme industriel aura secrété une seconde nature faite de nos ruines ; gouffres béants, terrils, cours d'eau empoisonnée, pipelines et monstres de ferraille.

À travers la photographie, l'installation, le dessin et la céramique, *Fossilis* met au jour les cicatrices laissées par l'extraction du charbon.

← Tirage sur tissu, cuivre (dimensions variables) – 2020







← Godet en grès émaillé 45×50cm, charbon
Vue de l'exposition *Si l'horizon se dérobe*, Festival Georges, Rennes – 2024



↑ Vues de l'exposition *Un futur possible* au Carré d'Art, Chartres de Bretagne – 2021



↑ Vue de l'exposition *Ce qu'il y avait dans la cale*, EESAB de Lorient – 2020

L'envol des roches

2019-2021

→ Photographies, dessins, transferts à l'acétone, installation

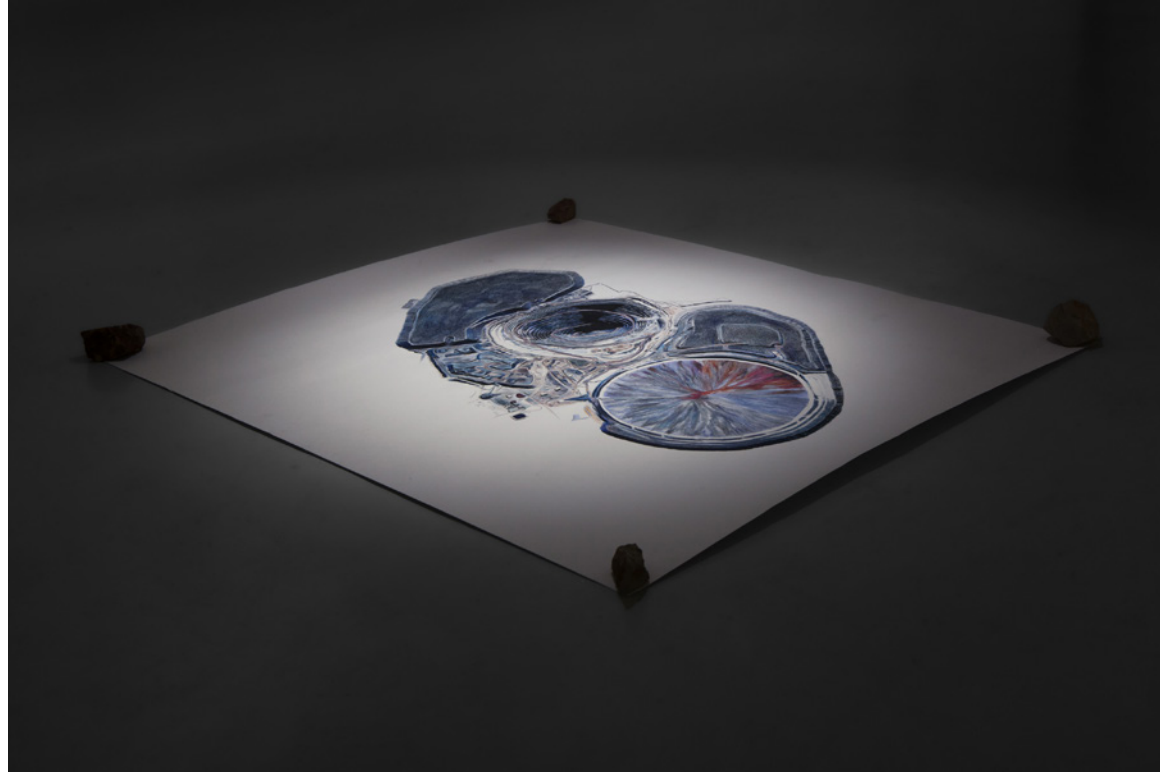


L'envol des roches prolonge la recherche engagée avec *Fossilis*. Le projet esquisse un atlas des formes et des vides laissés par l'extraction minière, comme une tentative de cartographier ces géométries de l'absence.

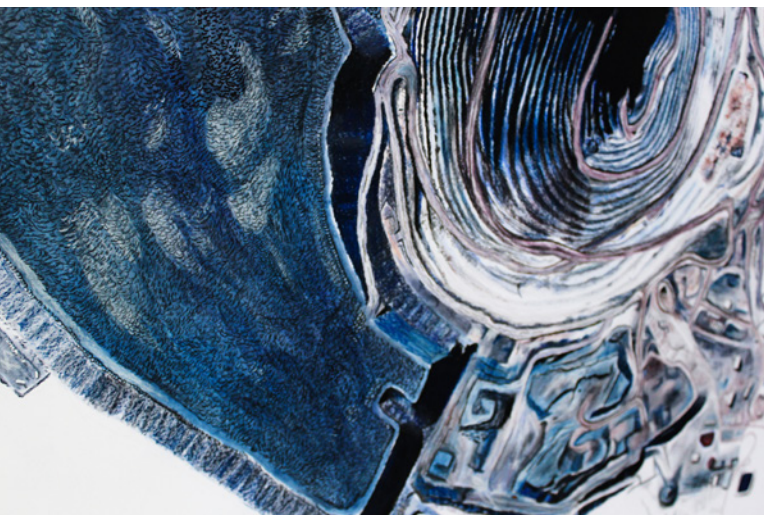
Photographies de terrain, réalisées principalement en France, transferts à l'acétone et dessins s'y entremêlent. Les images collectées dans les carrières et les mines deviennent matière à transformation : par le transfert à l'acétone, elles se déplacent, se fragmentent, se troublent. Le geste fige un instant particulier, celui du dynamitage où l'onde de choc traverse le massif comme une vague. Dans ces images instables, la pierre semble soudain perdre son poids. Les blocs se dispersent, les strates se soulèvent, comme suspendues dans un moment de bascule.

← Transfert à l'acétone, 20×30cm – 2019

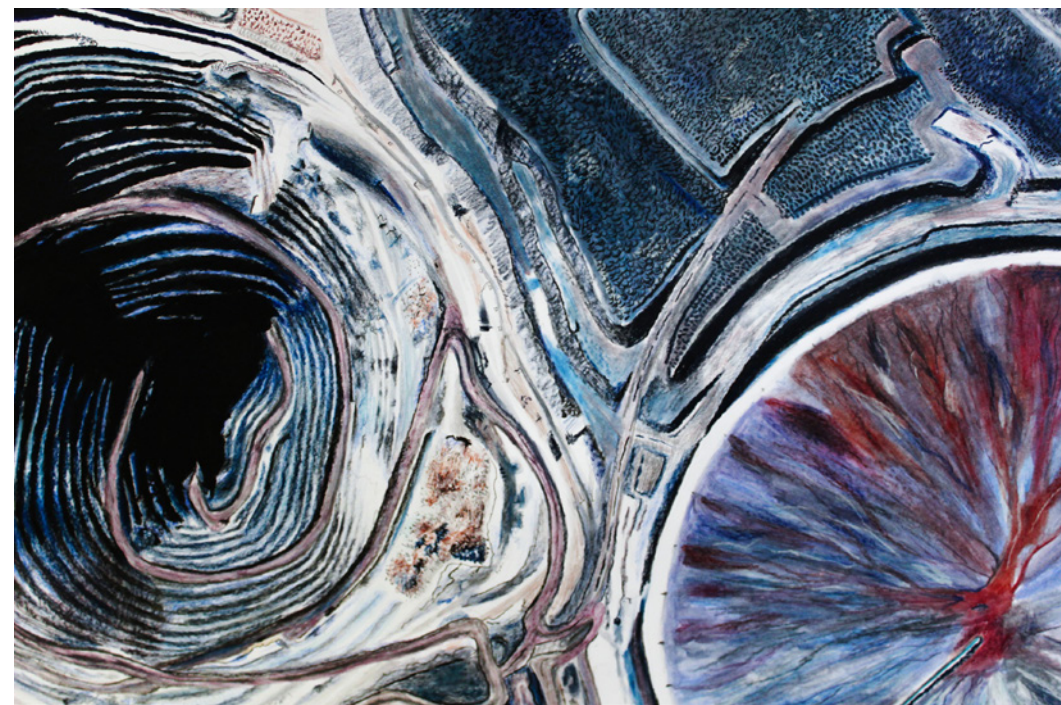




↑ Vue de l'exposition *Ce qu'il y avait dans la cale*, EESAB de Lorient – 2020

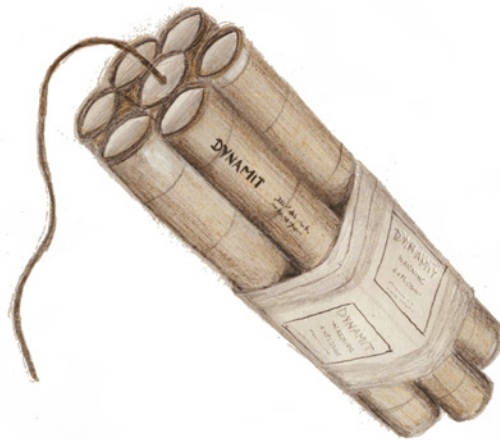
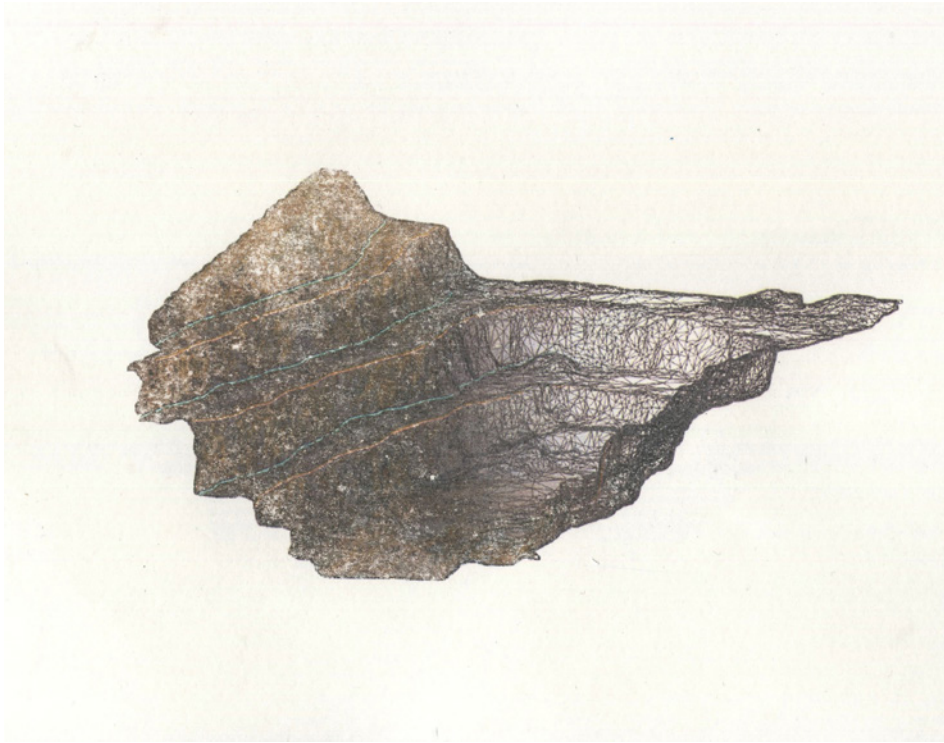


Prominent Hill
dessin 100×200cm, crayons aquarellables et feutres – 2019 →









Léonie Pondevie

Portfolio

2026

